

UNE COURSE
DANS L'ASIE MINEURE

LETTRE A M. SAINTE-BEUVE

MON CHER AMI,

Après le plaisir de voyager, le plus grand est de raconter ses voyages; mais le plaisir de celui qui raconte est rarement partagé par celui qui écoute ou qui lit. Aujourd'hui nul pays n'est nouveau, tout le monde a été partout, et il faut avoir autant de confiance que j'en ai dans votre amitié pour oser vous adresser le récit d'une course en Ionie et en Lydie. Je n'ai qu'une excuse : cette course dans un pays un peu moins connu que l'Italie et la Grèce m'a intéressé vivement ; ce n'est pas une raison pour que mon récit intéresse les autres, mais c'en est une pour moi de chercher à communiquer à un ami le plaisir que j'ai éprouvé, et de ne pas lui dérober sa part, comme dirait Montaigne. Ayant ainsi fait la paix avec ma conscience, qui murmurait un peu quand j'ai pris la plume pour écrire des impressions de voyage, je cède à la tentation, aux mauvais

exemples, et je commence mon odysée, qui ne sera pas longue, heureusement.

Ayant une quinzaine de jours devant nous, Mérimée et moi, nous formâmes le projet d'aller de Smyrne à Éphèse, de pousser jusqu'à Magnésie sur le Méandre, où les ruines du temple ionique de Diane offraient une tentation puissante à notre ami, grand amateur et vrai connaisseur en fait d'architecture hellénique, puis de gagner Sardes, où il y avait encore des chapiteaux ioniques à voir, et de revenir de Sardes à Smyrne. Ce voyage, qui n'est pas considérable, avait bien pour nous ses difficultés; nous ne trouvions personne à Smyrne qui fût allé directement de Magnésie à Sardes; les guides qui connaissaient le chemin étaient absents ou malades; le seul que put nous procurer l'infatigable obligeance de M. le baron de Nerciat n'était jamais allé plus loin qu'Éphèse. Ce guide nous fut recommandé comme Français, mais il n'avait de français que le nom, Marchand, comme le valet de chambre de Napoléon : du reste, une étrange figure qui tenait du Juif, du Turc et du nègre; parlant fort bien le turc et le grec, mais le français très-peu. Force nous fut de nous mettre en route avec ce singulier personnage et le postillon turc Ahmet, qui, lui non plus, n'avait jamais entendu parler de Sardes. Nous voilà donc partis à la grâce de Dieu, pour faire une centaine de lieues dans un pays dont nous ne connaissions pas la langue, avec des guides qui ne connaissaient pas le chemin.

Sur le cheval qui marche en tête de notre petite caravane est Ahmet, garçon d'une jolie figure, d'une égalité d'humeur inaltérable, avec un certain air de

dandy turc et le flegme à toute épreuve d'un vrai musulman, le turban sur le côté de la tête, poignard et pistolets à la ceinture, et, en manière de bottes de postillon, de grands pantalons de laine brodée qui ne couvrent que le devant de la jambe et tombent sur le pied; il tient négligemment la bride du cheval qui porte les bagages. Nous suivions sur des montures d'assez pauvre apparence. Munis d'armes offensives, porte-respect dont nous n'aurons pas à nous servir, mais qui fait partie du costume de voyage et tient lieu de passe-port; je me trompe, nous avions un *bouiourdi*, délivré par le pacha de Smyrne (on nomme ainsi le firman que donnent les autorités locales), et deux *tcheskérés*, avec nos signalements. Celui de Mérimée porte : *Cheveux de tourterelle et yeux du lion*. Comment pourrait-on méconnaître l'identité d'un voyageur aussi bien caractérisé? Enfin, tantôt derrière nous, tantôt sur nos flancs, tantôt en tête à côté du postillon, trotte l'honnête Marchand en veste noire et pantalon noir un peu blanchis par le temps; le *fez* rouge sur la tête, les guêtres de cuir aux jambes, à la ceinture un coutelas qui ne doit être redoutable qu'aux poules destinées à nos soupers : trop heureux quand je lui permets de ceindre le sabre d'ordinaire suspendu au pommeau de ma selle ! Il va et vient d'un air qu'il s'efforce de rendre affairé, et, comme beaucoup de gens, il est d'autant plus disposé à faire l'important qu'il se sent plus inutile. Ainsi accoutrés, et la pluie menaçant, nous nous mettons en route. Nous traversons d'abord lentement les rues étroites et tortueuses de la ville de Smyrne, auprès desquelles nos rues de la Cité sont d'une largeur fort honnête; assez

embarrassés quand dans ces rues, dont un grand nombre pourraient bien s'appeler des allées, nous trouvons des files de chameaux, ce qui arrive sans cesse. Nous passons par le quartier turc, entre deux rangs de fumeurs assis ou accroupis devant les cafés, et nous arrivons ainsi sur la hauteur qui domine la ville de Smyrne. Ahmet se retourne selon l'usage turc, disant solennellement : *Ouroular*, bon voyage ! et nous voilà partis.

Le premier jour, nous fûmes tout entiers à l'étonnement que nous causa la nouveauté de notre situation ; nous étions dans un pays entièrement inconnu, et, sauf deux ou trois points de notre route, nous n'avions aucune idée de ce que nous allions rencontrer. Ce furent d'abord quelques collines assez rocailleuses, égayées de loin en loin par un peu de verdure. A notre gauche, de belles montagnes, presque point d'habitations ; de loin en loin, des Turcs voyageant comme nous à cheval et bien armés. Pour la première fois nous avons le plaisir de nous sentir en Orient, et ce plaisir était assez vif parce qu'il était nouveau ; maintenant qu'il s'est usé par la répétition des mêmes scènes, j'ai peine à comprendre le charme mêlé d'un peu d'inquiétude que j'éprouvais à voir s'avancer ces hommes à figures basanées ou noires, qui passaient silencieusement en laissant tomber sur moi un impassible regard, et pour lesquels j'étais si complètement un étranger, plus qu'un étranger, un infidèle, presque un ennemi. J'aimais à voir les caravanes de chameaux défilier lentement près de nous, ou dessiner à l'horizon sur le ciel la silhouette de leurs longs cous et la ligne bizarre de leurs dos, à écouter le

son grave des clochettes qu'ils balancent en marchant d'un air à la fois majestueux et stupide, assez semblable à l'expression du visage des Osmanlis. Du reste, une certaine tristesse d'imagination se mêlait à ce sentiment du lointain, de l'isolement et de la solitude.

Vers le soir, nous passâmes près des montagnes de Claros. Ce nom harmonieux me rappelait que ce pays, aujourd'hui turc, avait été grec ; que cette terre, aujourd'hui presque abandonnée, avait été le théâtre d'une civilisation gracieuse. Le dieu de Claros voulut nous montrer que, si son temple était renversé, ses traits n'avaient rien perdu de leur splendeur, et il disparut derrière nous dans une atmosphère d'or, *aureus Apollo*.

Dans toute l'Asie Mineure, de deux lieues en deux lieues, on trouve un café (*Kafenel*). Ce mot produit un assez singulier effet dans ces solitudes. Ces cafés, qui tiennent lieu d'auberges, sont souvent des corps de garde. Quand on descend de cheval, les soldats du poste, au lieu de vous demander votre passe-port, vous apportent une petite tasse pleine d'un café excellent, très-chaud et sans sucre, avec une pipe allumée. On s'assied sur une natte, on boit lentement ce café, on fume voluptueusement cette pipe, puis on remonte à cheval, et on continue sa route.

De café en café et de pipe en pipe, nous arrivâmes vers la nuit à Tourbali, petit village où nous devions coucher. Tourbali est situé dans une plaine marécageuse et couverte d'arbustes ; l'été, elle doit être fort malsaine. On nous avait beaucoup parlé du danger de passer une nuit à Éphèse, nous en avons passé trois

sans le moindre inconvénient; mais je ne crois pas qu'il fût prudent d'en faire autant à Tourbali, et je conseille aux voyageurs qui visiteront Éphèse durant l'été de s'y rendre par les montagnes.

Tourbali était notre premier gîte, et ce début n'avait rien d'encourageant. L'aga du lieu était absent; nous ne pûmes loger dans sa maison; on nous donna une chambre qui servait habituellement de corps de garde.

Au moyen d'une natte, sur laquelle nous plaçâmes nos tapis et nos couvertures, nous finîmes par faire un lit assez tolérable. Plusieurs soldats du poste, parmi lesquels il y avait des noirs et quelques habitants de Tourbali, vinrent s'asseoir sur leurs talons et nous regarder en silence. Leur curiosité était d'ailleurs très-discrète; m'ayant vu envelopper ma tête dans mon manteau, ils pensèrent que je voulais dormir, et sur-le-champ ils se retirèrent sans bruit. Ce que j'ai vu des Orientaux m'a donné l'idée d'une certaine urbanité naturelle différente de la nôtre, mais qui ne manque point de tact et de délicatesse. Elle frappe d'autant plus, qu'on est plus loin de l'attendre de ces hommes à visages rébarbatifs, toujours affublés de poignards, de pistolets, de fusils,

Au demeurant les meilleurs fils du monde.

La matinée du lendemain nous suffit pour gagner la plaine d'Éphèse. Sur notre route, nous rencontrâmes deux de ces tertres que les antiquaires nomment *tumulus*, et nous traversâmes une voie antique. Du reste, rien de remarquable jusqu'à la montagne des Chèvres au pied de laquelle coule le Caïster :

Pascentem niveos herboso flumine cygnos,

dit Virgile;— mais nous n'y trouvâmes pas plus de cygnes que M. de Chateaubriand dans l'Eurotas. Le fleuve, assez étroit, coulait dans un lit argileux, et n'avait de poétique que son nom. Le mont des Chèvres est bien nommé; j'ai vu rarement une montagne si abrupte. Le château en ruines qui la domine est inexpugnable, et produit d'en bas l'effet le plus pittoresque. Il n'y a rien de pareil sur les bords du Rhin. Marchand, qui était toujours fertile en histoires tragiques, nous assura que cet endroit avait été le plus dangereux de la contrée : il est vrai qu'il nous en dit autant de cinq ou six autres localités. Du reste, il paraît que le pays n'a pas toujours été aussi sûr qu'il l'est maintenant. Une heure avant d'arriver à ce terrible mont des Chèvres, je demandai quel était le nom d'une charmante fontaine qui se trouvait sur notre route.—*La fontaine du Sany*, me répondit-on.—Il est vrai qu'à une centaine de pas était le *café du Bourreau*.

Il ne reste de l'ancienne ville d'Éphèse que des ruines, et pas beaucoup plus de la ville turque d'Aia-Soluk, bâtie sur une montagne en face d'Éphèse. Nous nous logeâmes dans une des maisons qui composent le petit hameau auquel Aia-Soluk, considérable autrefois, a été réduite. Devant notre porte était une mosquée abandonnée qu'ombragent de beaux arbres; on y voyait quelques tombes, une jolie fontaine, et, à côté de cette fontaine, une espèce de plate-forme peu élevée, réservée pour la prière et tournée du côté de la Mecque. De pieux musulmans venaient s'y prosterner, et réciter

leurs oraisons en se dirigeant vers la sainte *Kaaba*. C'étaient ordinairement des vieillards qui se livraient à ces pratiques religieuses; en général, il nous a semblé que la foi n'était pas très-énergique chez le grand nombre. Nous n'avons presque jamais surpris le plus léger mouvement de fanatisme. On nous a assuré que si le jeûne du ramazan s'observait extérieurement, par crainte de l'autorité, disposée à punir le scandale, il ne s'en commettait pas moins secrètement beaucoup d'infractions au rigoureux précepte qui défend, durant tout un mois, de manger, de boire ou de fumer entre le lever et le coucher du soleil. Pour Ahmet, je ne lui ai jamais vu faire sa prière; il était trop *jeune-Turquie* pour obéir scrupuleusement aux préceptes de la loi. Le ramazan allait commencer; nous lui demandâmes s'il comptait l'observer.—Quand vient le ramazan, répondit-il, je ferme les portes et les fenêtres de ma maison pour l'empêcher d'entrer.—Il plaisantait même, de moitié avec le *giaour* Marchand, les musulmans plus rigides, et ceux-ci paraissaient prendre assez bien la plaisanterie. Il n'hésitait jamais à boire autant de notre rhum que nous voulions bien lui en donner. Quoique mon compagnon de voyage eût soin de lui représenter quel chagrin il causait à Mahomet, il n'en tenait compte, faisait un geste pour exprimer son indifférence et celle du prophète, et ne montrait d'autre souci que de ne rien laisser au fond du verre. Dans les petites choses comme dans les grandes, dans l'irrégion rabelaisienne d'Ahmet comme dans l'aspect délabré de Constantinople, on sent en Turquie cette grande vérité: l'islamisme s'affaiblit et les Turcs s'en vont.

Rien n'est debout du plus célèbre monument d'Éphèse, du fameux temple de Diane; il est même fort difficile de se faire une idée du lieu qu'il occupait. Tous les débris subsistant sont évidemment d'une époque postérieure, de l'époque romaine; mais ces débris sont très-imposants. La ville antique, étalée sur les pentes du mont Préon, d'un côté descendait dans une vallée située entre le mont Préon et le mont Coressus, et de l'autre s'avancait dans une plaine magnifique, embrassée par deux demi-cercles de belles montagnes qui s'ouvrent et laissent voir la mer. Éphèse tournait son front de ce côté; l'acropole était située sur le mont Préon. De là, la plaine marécageuse et verdoyante que termine la ligne azurée de la mer se déroule dans sa majestueuse tristesse. La nature de la végétation, les troupeaux qui paissent dans les hautes herbes, la grandeur des ruines, l'étendue, la solitude, le silence, rappellent la campagne de Rome; plus loin, quelques aqueducs aident encore à ce rapprochement involontaire. Ici on ne trouve point de ces détails élégants d'architecture qui appartiennent à la belle époque grecque. C'est un autre âge de ruines, c'est l'âge de ces vastes cités qui, après le siècle de la perfection, eurent un temps de prospérité, de richesse, de grandeur, de ces cités à la fois grecques, romaines et orientales, dans lesquelles la beauté sobre de l'art hellénique était étouffée sous le grandiose romain et sous le génie colossal de l'Orient. Elles représentent le second âge de la civilisation grecque, telle que l'avait faite Alexandre en mêlant l'Asie et l'Europe, le génie d'Athènes et celui de Babylone. Il y a ici quelque chose de Balbek et de Palmyre.

Cet âge de fusion puissante rappelle aussi le christianisme, dont les clartés sortirent de ce chaos. Les souvenirs chrétiens sont les plus grands souvenirs d'Éphèse. Ils vont bien à la majesté et à la mélancolie de ces lieux. Selon la tradition des premiers siècles, saint Jean l'Évangéliste, *la grande lumière d'Éphèse*, comme l'appelaient l'évêque Polycrate, mourut dans cette ville, qui était un des sept flambeaux mentionnés par l'Apocalypse, et on y montrait la sépulture du disciple bien-aimé. Aujourd'hui, dans les flancs du mont Préon, s'ouvrent deux grottes formidables. Quand on s'engouffre dans leurs profondeurs, quand on lève les yeux sur les rocs noirs et jaunes qu'éclaire à demi une lueur mystérieuse, quand on remonte à la lumière par une pente escarpée, à travers ces masses qui semblent avoir été entassées pêle-mêle par un cataclysme subitement interrompu, on se laisse aller à croire que l'Aigle de la vision a habité ce creux de rocher et a eu, dans ces antres vraiment apocalyptiques, un avant-goût des terribles révélations de Patmos.

Je ne vous ferai point une description détaillée des ruines d'Éphèse, notre ami serait plus en état que moi de le tenter; mais je voudrais vous donner une idée de leur nombre, de leur étendue et de leur effet poétique.

Ces ruines se composent de vastes monuments, les uns formés d'énormes blocs de pierre ou de marbre, les autres construits partie en marbre et partie en briques. Mérimée me faisait remarquer le singulier caractère de cette architecture à la fois coquette et barbare, qui semble l'œuvre d'un artiste grec travaillant pour un Romain. La place de plusieurs temples est clairement

indiquée par de nombreux fragments de colonnes, de frises, d'architraves; sur la montagne sont creusés plusieurs tombeaux, dans l'un desquels peut s'être passée la cosmopolite aventure de la matrone d'Éphèse. Le stade est parfaitement reconnaissable. Dans ce stade, à la tombée de la nuit, tandis que nous écoutions le cri des loups et le miaulement des chacals, nous entendîmes retentir le coup de canon qui annonçait l'ouverture du ramazan; singulier mélange d'impressions diverses! Une porte en marbre qui conduit au stade est formée de débris plus anciens: l'un d'eux est un bas-relief funèbre représentant un guerrier à cheval, et un serpent enroulé autour d'un arbre comme Satan dans les loges de Raphaël et à la chapelle Sixtine; d'autres portent des inscriptions grecques et latines. On y voit déjà les procédés de la barbarie parmi toute cette magnificence. Le théâtre, adossé à la montagne, regardait la plaine. Quelques gradins subsistent encore; les deux extrémités par lesquelles la scène touchait aux gradins sont également conservées. Sous l'une d'elles est une construction cyclopéenne, reste d'un âge beaucoup plus ancien, avec une porte semblable à celle du souterrain de Tirinthe. Tandis que nous contemplions d'en bas l'hémicycle du théâtre, il était rempli par un troupeau de chèvres noires, un petit chevrier turc sifflait assis sur un débris; une immense volée de corneilles décrivait de longs circuits dans les airs. Vers la montagne, le ciel était pluvieux et grisâtre, et d'un éclatant azur du côté de la mer. Sur des nuages cuivrés passaient des nuages blancs comme des spectres; par moments, une lueur claire et pâle illuminait les ruines immenses, les